
M A N U S C R I T

LE DIABLE DE CHÂTILLON

de Gilad Evron

Traduit de l'hébreu par Zohar Wexler

cote : HEB09N829

Date/année d'écriture de la pièce : 2006
Date/année de traduction de la pièce : 2009

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

LE DIABLE DE CHÂTILLON

Quand il ne reste plus que la langue

de

Gilad Evron

Traduit de l'hébreu par
Zohar Wexler

Liste des personnages

Baudouin – Roi de Jérusalem

Sybil – Sa sœur

Guy de Lusignan – Mari de Sybil

Gaston – Fidèle serviteur de Baudouin

Marie – Sa femme

Renaud de Châtillon – Prince d’Outre Jourdain

Une servante

Quatre serviteurs / Soldats

1. La genèse

Noir.

Dans le noir, on entend les pleurs d'un nourrisson. Fin des pleurs. C'est maintenant le bruit d'une tétée et le babillage d'une mère qui égaie son bébé. Puis le bruit du vent, des cris lointains et un cocorico.

La lumière éclaire un jeune homme au centre de la scène. Il est assis sur une chaise, les yeux fermés. Il est tenu par des bâtons qui portent à une de leur extrémité, des anneaux de cordes. Trois hommes, aux visages dissimulés par des capes, tiennent ces bâtons. Ils entravent chaque mouvement du jeune homme.

Le jeune homme ouvre les yeux. Les trois hommes se redressent. Le jeune homme lutte violemment. Il les entraîne hors de sa chaise alors qu'ils tentent de le remettre à sa place. Il semble qu'ils arrivent à le maîtriser. Mais non, il recommence et se déchaîne.

Entre Gaston. Il commande les trois hommes. Grâce aux signes qu'il leur donne, les trois hommes arrivent à vaincre le jeune homme et à l'asseoir sur sa chaise. Les trois restent alertes alors que le jeune homme est essoufflé. Il est sans force et ne lutte plus. Il a l'air d'un animal pris au piège. Il ne comprend pas ce qui se passe. Il observe, les yeux écarquillés, puis ferme les yeux.

Gaston frappe le sol de son pied devant le jeune homme.

Celui-ci ouvre les yeux, le regard hagard posé sur Gaston, puis sa tête penche comme s'il s'endormait.

Gaston frappe à nouveau le sol de son pied. Le jeune homme ouvre les yeux. Son regard devient un peu plus clair. Il semble préoccupé. Silence.

Beaudouin : Je. Qui suis-je ?

Gaston : Vous êtes le roi.

Silence

Beaudouin : Quel roi ?

Gaston : Beaudouin, Roi de Jérusalem.

Silence

Beaudouin : Tu te moques de moi ?

Gaston : Non, Monseigneur.

Silence

Beaudouin : Où suis-je ?

Gaston : Dans le palais des rois de Jérusalem.

Beaudouin : Je ne me souviens pas...

Gaston : Vous êtes malade, Monseigneur.

Silence

Beaudouin : Quelle preuve as-tu que je suis le roi ?

Gaston : Je n'ai que ma parole...

Beaudouin : C'est trop peu.

Gaston : Je regrette Monseigneur. Vous êtes malade.

Beaudouin : Et eux, ils sont malades aussi ?

Gaston : Ce sont vos serviteurs. Ils sont malades aussi. Ils peuvent s'occuper de vous car ils ne risquent pas d'être contaminés. Vous avez la lèpre, Monseigneur.

Beaudouin : C'est une maladie grave ?

Gaston : C'est une horrible maladie. Elle va vous tuer.

Silence

Beaudouin : Quand ?

Gaston : Dieu seul le sait. Les membres de votre corps vont tomber et même votre cerveau va se décomposer.

Beaudouin : Je ne me souviens de rien. De presque rien.

Gaston : Ça fait partie de la maladie.

Beaudouin : Mais je parle avec toi. Je te comprends. La langue m'est restée.

Gaston : La langue reste toujours.

Beaudouin : Comme quelque chose qui clignote dans le noir.

Gaston : Chaque fois que vous perdez la mémoire, je vous rappelle le passé.

Beaudouin : Ça arrive souvent ?

Gaston : Oui, Monseigneur. Vous perdez la mémoire et je vous la rends.

Beaudouin : Qui es-tu ?

Gaston : Je suis Gaston, écuyer, serviteur, tout ce que vous voudrez, Monseigneur. Je suis à votre service.

Silence

Beaudouin : Je suis attaché.

Gaston : Vous essayez quelquefois de vous libérer et ce n'est pas possible. C'est à cause de ça que vous êtes attaché. C'est pour ça qu'il y a les bâtons. Pour vous dompter, Monseigneur. Votre maladie est contagieuse.

Beaudouin : Quel roi peut-on traiter de cette façon ?

Gaston : Un roi atteint d'une maladie contagieuse et qui perd sa mémoire.

Beaudouin : Et si j'ordonnais qu'on me libère ?

Gaston : La décision vous appartient.

Silence.

Beaudouin : Laissez-moi.

Après une hésitation, les gardiens écartent les bâtons.

Beaudouin : Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

Gaston : A vous de décider.

Beaudouin : Qu'est-ce que j'ai fait les autres fois ?

Gaston : Vous tombiez dans un gouffre et moi j'essayais de vous en sortir.

Beaudouin : Je peux à peine bouger mes jambes.

Gaston : Ça aussi c'est la maladie. Ne vous désespérez pas, Monseigneur.

Un bébé pleure. Beaudouin est pris d'angoisse.

Gaston : Ce n'est qu'un bébé qui pleure : le fils de votre sœur Sybil. Il pleure parce que Dame Sybil ne s'en occupe pas, elle à mieux à faire.

Une musique

Gaston : Votre sœur, elle est pleine de vie. Une robe tourbillonne : quelle merveille ! Elle est avec son mari Guy.

Beaudouin : Guy ?

Gaston : C'est son prénom. Un type sans importance.

Le son du vent couvre la musique qui se dissipe.

Beaudouin : Et ce bruit ? Ce rugissement ?

Gaston : C'est le bruit du vent qui souffle, c'est le bruit de l'air qui passe dans la cour du palais quand il traverse les branches du cyprès ...

Au loin : le chant d'un coq.

Gaston : C'est le chant d'un coq, un oiseau d'une espèce qui ne vole pas et qui pond des œufs. Les hommes mangent les œufs. Les œufs et les poules aussi.

Il montre une lumière projetée sur le sol.

Gaston : La lumière est celle du soleil qui se couche, là-bas, à l'ouest, au-delà des montagnes de Jérusalem, dans la mer. La mer, est loin, on ne peut pas la voir. Tout ça, c'est votre royaume, Monseigneur.

Beaudouin : Pourquoi tu te bats pour moi ? Pour qu'il me reste un peu d'espoir ?

Silence

Baudouin : Est-ce la première fois que je te le demande ?

Gaston : Pourquoi demander ce qui est évident ? C'est à cause de mon amour et de mon admiration pour Monseigneur, c'est à cause de son courage, de sa tragédie. C'est à cause de son intelligence, de sa peine...

Baudouin : Assez !

Gaston : Mon sort dépend de votre vie. Mon rôle est d'être à vos côtés. Je garde la porte. Si vous mourrez, qu'est-ce que je deviens ? Tous les seigneurs que j'ai empêché d'entrer ne demanderont pas mieux que de m'envoyer nettoyer les chiottes.

Le son des pleurs d'un bébé arrive du lointain.

Baudouin : Ecoute-le, le bébé. On est pareils, tous les deux. Le brouillard remplit nos têtes. Mais lui il possède un avantage sur moi. Lui, il va se développer et moi je vais décliner. Il verra de plus en plus clair alors que moi je vais sombrer dans le brouillard. Je suis un morceau de viande qui pourrit.

Gaston : Monseigneur, ce que vous avez, les autres ne pourront pas l'avoir dans une vie entière. Regardez, personne à la cour n'aurait pu mieux exprimer ce que vous venez de dire, poussé par votre désespoir. Imaginez ce que vous auriez pu faire avec une volonté pareille si vous aviez été... heureux... un peu.

Baudouin : Tu m'agaces les oreilles, Gaston. Je ne me reconnais qu'une seule volonté – celle de mourir.

Silence

Gaston : Ce n'est pas à l'ordre du jour, Monseigneur.

Baudouin : Tu ne pourrais pas ? ...

Gaston : Pensez à ce pays. Il a besoin de vous. Ce royaume dépend de votre personne. Les grands seigneurs, s'ils savaient que c'est la fin, rien ne les retiendrait. Leurs couilles battraient la campagne. Ils ne respecteraient rien.

Baudouin : Ca m'est égal...

Gaston : Et il y a votre sœur Sybil, Sybil et Guy, il vont vous succéder sur le trône. Ça va être la danse des castagnettes. Et votre mère la sorcière, que le Christ me pardonne, et le désordre du royaume avec vous au milieu comme une grande plaie ouverte.

Baudouin : Je veux partir, Gaston. Je suis déjà très loin d'ici. Aide-moi. Je t'en prie.

Gaston fait un signe de dénégation. Baudouin se recroqueville sur sa chaise puis soudain il tombe. Il attrape le fourreau, sort l'épée. Il veut se suicider.

Gaston : Arrêtez-le !

Et les trois serviteurs encerclent rapidement Baudouin. Il disparaît sous les serviteurs. Noir.

2. Sybil et Guy : première apparition – la structure d’une mémoire.

La lumière éclaire Marie du côté de la scène, elle touille quelque chose dans sa grosse marmite; elle parle à Gaston, qui regarde l’obscurité de la scène. Elle est furieuse.

Marie : Je t’ai dit de trouver un chevalier bien gras, quelqu’un qui sourit à tout le monde. Même un boiteux, ça ira. Tu as cinq enfants ? Oui ou non ? Et toi, qu’est-ce que tu fais ? Tu gardes la porte ? Tu renvoies les princes et les puissants ? Tu te gonfles devant eux, tu prends des risques. Il paraît que tu insultes même des prêtres, quelle honte. ! L’autre là, peut mourir à n’importe quel moment et nous alors ? Qu’est-ce qu’on va devenir ? Je t’ai dit – sois petit ! Sois un vers de terre. Regarde-le.

Gaston : Il t’entend.

Marie : Il n’est déjà plus là.

Gaston : Il est là. Il écoute ce que je dis. Je lui apprends. Si on pensait qu’il n’était plus là, on nous mettrait à la porte. Qu’est-ce qu’ils en ont à faire d’un tas de viande sans cerveau ? Bonjour Monseigneur !

Une lumière éclaire le centre de la scène – Baudouin est attaché à la chaise. Ses jambes penchent sur le côté dans une position étrange, ses yeux sont fermés. Derrière lui, se tient un serviteur en cape, la tête inclinée.

Une servante en cape, un bol dans les mains, s’approche de Baudouin et tente de le nourrir. Baudouin ouvre les yeux, mais pas la bouche. Avec délicatesse en lui parlant comme à un bébé, la servante essaie encore et encore d’écarter ses lèvres. Mais il refuse.

Gaston : Vous pouvez y arriver, Monseigneur. Arrêtez. Pourquoi vous entêter ? Vous ne voulez pas vivre ?
Amm ! Manger.

Marie : Exactement comme un bébé.

Entrent Sybil et Guy. Les autres changent immédiatement de comportement. Marie, avec sa marmite, va d'un côté. Effrayée, la servante en cape, part de l'autre. Flatteur et borné, Gaston accueille le couple.

Sybil : Ses jambes...

Gaston : La maladie madame.

Sybil : Sait-il qui je suis ? Peut il m'entendre ?

Gaston : A vous de voir.

Sybil : Baudouin ?... Mon Baudouin ?... M'entendez-vous?

Baudouin ne répond pas.

Sybil : Je ne vous ai pas rendu visite car je ne peux pas vous voir dans cet état de dégradation. Vous me connaissez. La douleur est trop grande.

Guy : C'est inutile, il ne vous entend pas.

Sybil : Peut être que si ?

Guy : Arrête de te rabaisser.

Sybil : Moi, je me rabaisse ? Pourquoi ?

Guy : Il y va de ton honneur. Arrête de supplier, arrête de t'accuser. C'est inutile.

Sybil : Je ne vois aucun déshonneur. Je m'adresse à mon frère.

Guy : C'est d'un très mauvais effet. Ce style servile... Et en plus, il ne t'entend pas c'est évident.

Sybil : Mon « style » ?... Et si tu t'occupais de ranimer mon frère, au lieu de te préoccuper de mon « style » ? Autrefois il aimait t'entendre chanter. Tu es aussi un si bon danseur.

Guy : C'est gênant.

Sybil : A cause d'eux ?

Elle montre Gaston d'un geste qui lui enlève toute importance. Marie est derrière lui. Mais Guy désigne Baudouin.

Guy : C'est gênant - devant quelqu'un qui n'est pas là.

Sybil : À cet homme, tu dois ton rang ! Il s'est fâché quand j'ai choisi de me marier avec toi, mais malgré la colère et la honte, il a défendu notre mariage. Tu étais un trop petit seigneur pour prétendre m'épouser, mais il nous a protégés, car j'avais fait mon choix. Malgré sa colère. Alors chante pour lui, Guy. Chante-lui ta reconnaissance. Je veux t'entendre. Maintenant !

Guy hésite un peu, il dévisage Sybil et comprend qu'elle parle sérieusement. Il garde ses manières cérémonieuses. Il fait même une révérence à Baudouin. Il commence à chanter. Baudouin se mâche la langue.

Guy : Si ce n'est pas l'amour – quel est ce sentiment qui naît en moi ?
Si c'est l'amour, dieu de bonté - pourquoi mon âme est-elle en tumulte ?
Et si mon âme est mauvaise – comment le mal aspire-t-il au bien ?
Et si elle est bonne – pourquoi le poison bouillonne-t-il...

Il arrête et regarde Sybil.

Guy : J'estime que je me suis assez humilié pour que madame soit satisfaite.

Sybil s'adresse directement à Gaston.

Sybil : J'ai entendu dire que le prince Renaud était à Jérusalem. Et comment pourrait-t-il recevoir l'autre seigneur, le grand prince Raymond, que j'ai vu traîner par ici ? Baudouin n'est plus là, Gaston, ce n'est plus un homme, c'est une coquille vide. J'ai le cœur brisé. Je dois commencer à le pleurer. Le palais n'aura plus besoin de tes services, Gaston... Mon Baudouin...

Sybil baisse la tête et pleure.

Baudouin : Un mouchoir, Gaston.

Gaston s'approche de Sybil, un mouchoir à la main; Sybil regarde son frère. Elle est étonnée.

Baudouin : Les pleurs sont inutiles, Sybil.

Sybil : Ce n'est pas sur moi que je pleure, c'est à cause de vous. Regardez-vous. Dans quel état vous êtes. Pourquoi me laissez vous venir ici et dire n'importe quoi, tous ces mots, pourquoi me laissez vous penser que vous êtes déjà un mort vivant ? Vous laissez Guy caqueter, chanter. Vous me reconnaissez ? Vous savez qui je suis...

Baudouin : Gaston m'a raconté.

Sybil : Qu'est-ce qu'il vous a raconté ?

Baudouin : Sur toi. Des choses. Qui tu es.

Sybil : Mais, par vous-même, ne savez-vous pas qui je suis ? Ne vous rappelez-vous pas comment on jouait dans la cour, tous les deux ? On suivait les fourmis pour leur faire des sentiers avec du jus de figes ? Tu ne te souviens pas ?